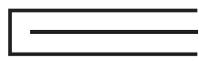


Djaili
Amadou Amal
Les
impatientes

ROMAN


Emmanuelle Collas



Munyal defan hayre.
«La patience cuit la pierre.»
Proverbe peul



RAMLA

«La patience d'un cœur
est en proportion
de sa grandeur.»
Proverbe arabe



I

« Patience, mes filles ! *Munyal!* Telle est la seule valeur du mariage et de la vie. Telle est la vraie valeur de notre religion, de nos coutumes, du *pulaaku*. Intégrez-la dans votre vie future. Inscrivez-la dans votre cœur, répétez-la dans votre esprit ! *Munyal*, vous ne devrez jamais l'oublier ! » fait mon père d'une voix grave. 15

La tête baissée, l'émotion me submerge. Mes tantes nous ont amenées, Hindou et moi, dans l'appartement de notre père. À l'extérieur, l'effervescence de ce double mariage bat son plein. Les voitures sont déjà garées. Les belles familles attendent, impatientes. Les enfants, excités par cet air de fête, crient et dansent autour des véhicules. Nos amies et nos sœurs cadettes, inconscientes de l'angoisse dans laquelle nous sommes, se tiennent à nos côtés. Elles nous envient, rêvant du jour où elles seront aussi les reines de la fête. Les griots, accompagnés de joueurs de luth et de tambourin, sont là. Ils chantent à tue-tête des





louanges en l'honneur de la famille et des nouveaux gendres.

Mon père, lui, est assis sur son canapé favori. Il sirote tranquillement un verre de thé parfumé au clou de girofle. Hayatou et Oumarou, mes oncles, sont également présents, entourés de quelques amis proches. Ces hommes sont censés nous transmettre leurs derniers conseils, nous énumérer nos futurs devoirs d'épouses puis nous dire adieu – non sans nous avoir accordé leurs bénédictions!

16

«*Munyal*, mes filles, car la patience est une vertu. Dieu aime les patientes, répète mon père, imperturbable. J'ai aujourd'hui achevé mon devoir de père envers vous. Je vous ai élevées, instruites, et je vous confie ce jour à des hommes responsables! Vous êtes à présent de grandes filles – des femmes plutôt! Vous êtes désormais mariées et devez respect et considération à vos époux.»

Je vérifie que mon manteau tombe bien autour de moi. C'est une somptueuse *alkibbare*. Je suis assise avec ma sœur Hindou aux pieds de notre père sur un tapis turc rouge vif, qui tranche avec nos robes sombres. Nous sommes entourées de nos tantes qui, désignées comme nos grandes *kamo*, assurent le rôle de demoiselles d'honneur. Comme à chaque mariage, Goggo Nenné,





Goggo Diya et leurs acolytes ont toutes les peines du monde à cacher leur émotion. Seuls leurs reniflements troublent le silence. Les larmes creusent des sillons profonds sur leurs joues ridées. Sans fausse pudeur, elles affichent des yeux rougis. À travers nous, elles revivent leur propre mariage. Elles aussi ont été amenées à leur père pour un ultime au revoir et ont reçu ces conseils d'usage donnés de génération en génération à toute nouvelle mariée.

17

«*Munyal*, mes filles!» dit mon oncle Hayatou. Puis il marque une pause, se racle la gorge avant d'énumérer d'un ton grave :

«Respectez vos cinq prières quotidiennes.

«Lisez le Coran afin que votre descendance soit bénie.

«Craignez votre Dieu.

«Soyez soumises à votre époux.

«Épargnez vos esprits de la diversion.

«Soyez pour lui une esclave et il vous sera captif.

«Soyez pour lui la terre et il sera votre ciel.

«Soyez pour lui un champ et il sera votre pluie.

«Soyez pour lui un lit et il sera votre case.

«Ne boudez pas.

«Ne méprisez pas un cadeau, ne le rendez pas.

«Ne soyez pas colériques.

«Ne soyez pas bavardes.





- « Ne soyez pas dispersées.
- « Ne suppliez pas, ne réclamez rien.
- « Soyez pudiques.
- « Soyez reconnaissantes.
- « Soyez patientes.
- « Soyez discrètes.
- « Valorisez-le afin qu'il vous honore.
- « Respectez sa famille et soumettez-vous à elle afin qu'elle vous soutienne.

18

- « Aidez votre époux.
- « Préservez sa fortune.
- « Préservez sa dignité.
- « Préservez son appétit.

« Qu'il ne s'affame jamais à cause de votre paresse, de votre mauvaise humeur ou encore à cause de votre mauvaise cuisine.

« Épargnez sa vue, son ouïe, son odorat.

« Que jamais ses yeux ne soient confrontés à ce qui est sale dans votre nourriture ou dans votre maison.

« Que jamais ses oreilles n'entendent d'obscénités ou d'insultes provenant de votre bouche.

« Que jamais son nez ne sente ce qui pue dans votre corps ou dans votre maison, qu'il ne hume que parfum et encens.»





Ses mots s'incrument dans mon esprit. Je sens mon cœur se briser en réalisant que je suis en train de vivre mon cauchemar des jours précédents.

Jusqu'au dernier moment, naïvement, j'ai espéré un miracle qui m'épargne cette épreuve. Une rage impuissante et muette m'étrangle. Envie de tout casser, de crier, de hurler. Ma sœur ne retient plus ses larmes et sanglote. Elle suffoque. Je cherche sa main et la serre pour la réconforter. Devant sa détresse, je me sens forte malgré ma peine. Maintenant que je me sépare d'elle, Hindou me devient plus chère.

19

« Que jamais vos parents ne sachent ce qui est désagréable dans votre foyer, gardez secrets vos conflits conjugaux, ne cultivez pas l'aversion entre vos deux familles car vous vous reconciliez, alors que la haine que vous sèmerez perdurera », ajoute oncle Hayatou.

Après un silence, mon père reprend sur le même ton grave et autoritaire :

« À partir de maintenant, vous appartenez chacune à votre époux et lui devez une soumission totale, instaurée par Allah. Sans sa permission, vous n'avez pas le droit de sortir ni même celui d'accourir à mon chevet ! Ainsi, et à cette seule condition, vous serez des épouses accomplies ! »





Oncle Oumarou, qui a gardé le silence jusque-là, renchérit :

« Souvenez-vous toujours que, pour rester agréable à son époux, à chaque entrevue, une femme doit se parfumer de son parfum le plus précieux, se revêtir de ses plus beaux atours, s'orner de ses bijoux – et bien plus encore ! Le paradis d'une femme se trouve aux pieds de son époux. »

20 Il marque une pause comme pour nous laisser le temps de méditer puis se tourne vers son cadet et conclut :

« Hayatou, fais le *do'a*, prononce la prière. Qu'Allah leur accorde le bonheur, gratifie leur nouveau foyer d'une progéniture nombreuse et leur donne la *baraka*. Enfin, qu'Allah accorde à tout père le bonheur de marier sa fille !

— *Amine!* répond mon père. Puis il s'adresse à mes tantes : Allez-y maintenant. Les voitures attendent. »

Goggo Nenné me pousse du coude. D'une voix sourde, je remercie mon père, puis mes oncles. À la surprise générale, Hindou se jette en pleurs aux pieds de notre père, médusé, et supplie :

« S'il te plaît, Baaba, écoute-moi : je ne veux pas me marier avec lui ! S'il te plaît, laisse-moi rester ici.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Hindou ?





— Je n'aime pas Moubarak ! fait-elle, en sanglotant de plus belle. Je ne veux pas me marier avec lui.»

C'est à peine si mon père lance un regard sur la jeune adolescente courbée à ses pieds. Se tournant vers moi, il ordonne calmement :

«Allez-y ! Qu'Allah leur accorde le bonheur.»

Et c'est fini. Voilà tout l'adieu que je reçois de mon père que je ne reverrai probablement pas avant un an – si tout se passe normalement.

21

À cet instant, malgré la distance qui a toujours existé entre nous, j'aurais voulu qu'il me parle, qu'il me dise que j'allais lui manquer. J'espérais qu'il m'assurerait de son amour, qu'il me murmurerait que je serais toujours sa petite fille, que cette maison serait toujours la mienne et que j'y serais encore la bienvenue. Mais je sais que cela n'est pas possible dans la vraie vie. Nous ne sommes pas dans un des feuilletons télévisés importés qui meublaient nos rêves d'adolescentes ni dans un des romans à l'eau de rose dont nous avons fait nos délices. Nous ne sommes ni les premières ni les dernières filles que mon père et mes oncles marieront. Au contraire, ils sont plutôt contents d'avoir accompli sans faille leur devoir. Depuis notre enfance, ils n'attendent que ce moment où ils pourront enfin se décharger de leurs responsabilités en nous confiant, vierges, à un autre homme.



Mes tantes nous entraînent vers la sortie, totalement voilées. Les femmes, qui nous attendent dans la grande cour, sont si nombreuses que ma main se détache de celle de Hindou. Je ne peux lui dire un mot. Déjà, on me dirige sous les youyous vers la voiture qui m'attend. Un dernier coup d'œil, et je l'aperçois, en pleurs, désespérée. On la pousse sans ménagement dans la seconde voiture.



II

Pendant tout le trajet, selon le rituel, des cris de joie m'accompagnent. La luxueuse Mercedes noire, dans laquelle je suis assise, avance en tête, suivie de dizaines d'autres, toutes sirène hurlante. Le cortège fait le tour de la ville avant de s'engouffrer dans une magnifique concession, scintillant de lumières multicolores. Les sons de tam-tam, les chants des griots mêlés aux youyous des femmes et des enfants surexcités créent une incroyable cacophonie. 23

Une heure plus tard, ma coépouse vient me souhaiter la bienvenue. Sous mon voile, je la dévisage. Contrairement à ce que je m'étais imaginée, elle n'est pas âgée. C'est une femme à la trentaine épanouie, d'une grande beauté.

J'aurais aimé m'en faire une alliée mais le regard qu'elle pose sur moi me l'interdit. Elle semble me détester avant même de me connaître. Elle aussi est





entourée des femmes de sa famille arborant des sourires de bienséance.

Deux camps se toisent, se scrutent en un duel feutré, où l'on devine une hypocrisie mielleuse.

24 Ma coépouse est parée telle une mariée. Un pagne étincelant, de belles tresses, les mains et les pieds ornés de tatouages au henné. Mais je sens qu'elle fait un énorme effort pour rester calme. Ses lèvres affichent un léger sourire qui ne cache pas la tristesse de ses yeux. On dit qu'elle a fait une dépression à l'annonce de ce mariage, qu'elle a passé des journées entières à pleurer. Sans doute s'est-elle ressaisie grâce au soutien de sa famille ou a-t-elle tout simplement admis que rien ni personne ne pourrait détourner son époux de ce projet de mariage, dont toute la ville a fait des gorges chaudes.

Ses yeux m'inspectent et me transpercent. Nos regards se croisent. Et la haine que je lis dans les siens me fait baisser les miens.

Ma belle-sœur la plus âgée, qui bénéficie de la considération des autres femmes, s'adresse alors à ma coépouse :

« Ma chère Safira, voici la nouvelle mariée, ton *amariya*. Son nom est Ramla. C'est ta petite sœur, ta cadette, ta fille. Sa famille te la confie. C'est à toi de l'aider désormais, en lui promulguant tes conseils, en





lui montrant le fonctionnement de la concession. C'est toi la première épouse, la *daada-saaré*. Et, comme tu le sais, la *daada-saaré* est le guide de la maison, celle qui veille à l'harmonie du foyer.

«*Daada-saaré*, tu seras aussi le souffre-douleur de la maison. Tu conserveras ta place de *daada-saaré*, même s'il en épouse dix autres. Alors, un seul mot, *munyal*, patience! Car tout relève ici de ta responsabilité. Tu es le pilier de la maison. À toi de faire des efforts, d'être endurante et conciliante. Pour cela, tu devras intégrer à jamais la maîtrise de soi, le *munyal*. Toi, Safira, la *daada-saaré*, *jiddere-saaré*, la mère, la maîtresse du foyer et le souffre-douleur de la maison! *Munyal, munyal...*»

25

Elle se tourne ensuite vers moi :

«Ramla, tu es maintenant la petite sœur de Safira, sa fille, et elle est ta mère. Tu lui dois obéissance et respect. Tu te confieras à elle, lui demanderas conseil, suivras ses ordres. Tu es la cadette. Tu ne prendras pas d'initiative relative à la gestion de la concession sans l'avis de ta *daada-saaré*. C'est elle, la maîtresse de maison. Tu n'es que sa petite sœur. À toi, les tâches ingrates. Obéissance absolue, patience devant sa colère, respect! *Munyal, munyal...*»

Nous écoutons en silence, nous contentant de secouer la tête en signe d'acquiescement. Puis Safira



s'en va, accompagnée de sa famille. Les miens ne s'attardent pas non plus. Seules, les femmes qui, selon la coutume, ont été choisies pour m'accompagner dans les premiers jours du mariage, restent. Elles s'installent dans mon nouvel appartement, situé juste en face de celui de ma coépouse. Et c'est à Goggo Nenné que revient l'honneur de me conduire dans la chambre nuptiale.



III

J'ai grandi dans une maison peule, semblable à toutes les autres concessions aisées de Maroua, au nord du Cameroun. Mon père, Alhadji Boubakari, fait partie de la génération des peuls sédentarisés qui ont quitté leur village natal et se sont installés en ville, diversifiant ainsi leur activité. C'est aujourd'hui un homme d'affaires comme le sont ses frères. Cependant, il a conservé à Danki, son village d'origine, un cheptel de bœufs qu'il a confiés à des bergers encore attachés à la tradition de la transhumance. Car le bœuf fait le peul. Et ma famille ne déroge pas à la règle.

Mon père est un bel homme, la soixantaine alerte. Digne en toutes circonstances, toujours impeccablement vêtu, il porte une *gandoura* amidonnée et un bonnet assorti.

La coutume impose la retenue dans les relations entre parents et enfants au point qu'il est impossible de manifester une émotion, des sentiments. C'est ce





qui explique qu'il n'est pas particulièrement proche de nous. La seule preuve que j'aie de son amour paternel est celle d'exister. Je ne sais pas si mon père m'a déjà portée dans ses bras, tenue par la main. Il a toujours gardé une distance infranchissable avec ses filles. Et il ne m'est jamais venu à l'esprit de m'en plaindre. C'était ainsi, et ça ne peut être autrement. Seuls les garçons pouvaient voir mon père plus souvent, entrer dans son appartement, manger avec lui et même, parfois, l'accompagner au marché ou à la mosquée. En revanche, ils ne pouvaient pas s'attarder à l'intérieur de la concession, qui restait le domaine des femmes. La société musulmane définit la place accordée à chacun.

Nous sommes une famille nombreuse. Mon père la tient d'une main de fer. Quatre épouses lui ont donné une trentaine d'enfants dont les aînés, en majorité des filles, sont mariés. Baaba ne supportant pas les conflits, chacune de ses épouses se garde bien de lui rapporter les petits incidents ou disputes qui ne peuvent manquer de troubler un foyer polygamique. Aussi notre grande famille évolue-t-elle dans une atmosphère apparemment harmonieuse et sereine.

Nous habitons dans ce que nous appelons au Cameroun septentrional une concession. Entourée d'une enceinte de très hauts murs, qui empêchent de voir à l'intérieur, elle abrite le domaine de mon père.





Les visiteurs n'y pénètrent pas; ils sont reçus à l'entrée dans un vestibule que, dans la tradition de l'hospitalité peule, nous nommons le *zawleru*. Derrière s'ouvre un espace immense dans lequel se dressent plusieurs bâtiments: d'abord l'imposante villa de mon père, l'homme de la famille, puis le *hangar*, une sorte de portique sous lequel on reçoit les invités, enfin les habitations des épouses où les hommes ne pénètrent pas. Pour parler à son mari, une épouse ne peut passer que par la coépouse dont c'est le tour.

29

Mes cinq oncles habitent dans le même quartier. Aussi, nous n'avons pas une mais six concessions. Et, si nous ajoutons à la trentaine d'enfants de mon père ceux de toute la famille réunie, nous sommes facilement plus de quatre-vingt enfants. Nous, les filles, vivons avec nos mères respectives pendant que nos frères ont leurs propres chambres à l'extérieur des appartements maternels dès la préadolescence. Et, bien sûr, filles et garçons ne font que se croiser, s'adressant à peine la parole.

[...]

